

A partir de ses reportages autour des points chauds de la planète, Bernard-Henri Lévy a conçu un essai\* où il s'interroge sur la guerre, la notion moderne de Mal et cette fameuse fin de l'Histoire que certains avaient trop vite prédite. Un livre actuel, important. Extraits.

J'avais, à Sri Lanka, rencontré une kamikaze repentie dont les mots, et même le visage, me hantaient et ne cessaient de venir en surimpression de ce que l'on apprenait, au fil des heures, des assassins du World Trade Center. Je revins à mes notes. Je repris tout ce qu'elle m'avait dit, et que je n'avais pas utilisé, sur l'énigme de ce geste où l'on choisit de mourir pour tuer, de mêler sa mort sainte à la sale mort de ses victimes. Les assassins n'avaient-ils pas d'autre voie, après tout ? N'y avait-il pas d'autres solutions – attentat bactériologique, missiles, gaz Sarin comme à Tokyo – que cette solution sacrificielle ? Qu'est-ce qui se passe, autrement dit, dans la tête d'un homme ou d'une femme qui, entre toutes les solutions possibles, choisit celle qui lui permettra, en plus, d'accompagner ses victimes dans leur mort ? Je passai des heures à scruter les portraits de Mohamed Atta et de Ziad Jarrahi. Je tâchai d'imaginer leur vie ; leur mort ; les derniers instants dans la cabine de pilotage ; les ultimes questions, au moment de virer vers les tours ; la façon dont ils se sont épiés les uns les autres ; la pression du groupe veillant à ce que chacun soit à la hauteur de ses compagnons de mort volontaire ; la démultiplication morbide de la volonté toujours sujette, au bord de l'acte suicidaire, à un revirement de dernière minute ; la punition immédiate du défaillant ; et puis, avant cela, bien avant, la mise en condition qui avait dû être la leur pour qu'ils soient capables, à l'arrivée, de cet acte dément. Tout le monde a dit : une mise en condition qui s'est étalée, forcément, sur des années. Mais quoi, pendant ces années ? Quel type d'apprentissage, non seulement technique, mais intellectuel, moral, allez ! osons le mot, spirituel, pour être bien certain que l'on ira au bout, que l'on ne craquera pas et que l'on transgressera tout ce qui attache un être à sa propre vie, aux passions de l'existence ? Ma Sri-Lankaise m'avait décrit son camp d'entraînement, dans le Wann, comme un lieu de travail idéologique autant que militaire. Elle m'avait dépeint le chef du camp comme une sorte de maître, doté d'un ascendant démoniaque. Ne fallait-il pas supposer, quelque part en Afghanistan ou ailleurs, une sorte d'académie du crime, de West Point du terrorisme, de secte de l'excellence

assassine vouée à ce double dressage, sélectionnant impitoyablement les recrues ?

Les ruines. Ce paysage de ruines auquel semblait réduite, sur les images montrées par toutes les télévisions du monde, la partie sud de Manhattan. Face à ces images de désolation, face au spectacle sidérant de la puissance américaine provisoirement réduite à des gravats, face à New York ville morte où l'on ne croisait plus, pendant ces quelques jours, que des ombres, errant dans les débris d'acier et de béton, couvertes de cendres et de poussière grise, les uns pensèrent à telle scène de tel film de science-fiction ; les autres, à telle page d'un roman de Tom Clancy ou de Brett Easton Ellis ; je ne pouvais pas ne pas penser, moi, à ces autres villes mortes, et en ruine, où je me trouvais quelques mois plus tôt et que je venais de raconter dans ce livre. Kuito et Huambo, en Angola... Gogrial au Sud-Soudan... Toutes ces villes fantômes, peuplées de fantômes, qui offraient le même spectacle, exactement... Toutes ces pages que j'avais écrites, et qui me semblaient maintenant si bizarres, sur la ruine selon Hegel et selon Walter Benjamin... Et puis, avant cela, le choc de Sarajevo dévasté – ce jour de 1994, notamment, où j'étais venu, à Washington, présenter « Bosna ! » devant Hillary Clinton et un parterre de parlementaires incrédules : « imaginez, disais-je, une ville européenne réduite en cendres... imaginez une grande ville américaine réduite à l'état de trou noir par un bombardement... » ; je ne croyais pas si bien dire ; je ne pensais pas, nul ne pouvait penser, que la grande folie urbicide qui aura été l'une des marques, au XX<sup>e</sup> siècle, de tous les fascismes sans exception, frapperait un jour ici, à Washington, à New York réduits à l'état de villes angolaises...

Les disparus. Ces milliers d'hommes et de femmes ensevelis dans un million de tonnes de décombres, peut-être broyés, et dont les corps, à l'heure où j'écris ces lignes, n'ont pas été retrouvés. Je ne pouvais pas ne pas songer, là non plus, à l'ordinaire des trous noirs d'où je revenais. Je ne pouvais pas ne pas avoir en tête, plus que jamais, ces milliers d'autres hommes et femmes, ensevelis dans les mines de diamants angolaises, avalés par la brousse burundaise, égarés, ou-

► vivants, nous voici morts ; vous n'avez, de cette mort, rien voulu savoir tant qu'elle se produisait chez nous, nous la jetons à vos pieds, dans le brasier qui vous consume ; nous étions des vivants invisibles, nous deviendrions des suicidés visibles » ? Ce sont des questions. Je ne sais pas.

[...]

Longtemps, je n'ai eu de respect que pour les journalistes idéologues, dotés d'une vision du monde, amateurs d'idées générales, et ne s'intéressant à la réalité que pour autant qu'elle leur semblait confirmer et glorifier leurs préjugés. J'admirais les partisans. Les militants. Je ne jurais que par Edgar Snow racontant la « Longue Marche » parce qu'il avait été un compagnon de Mao. Je vénérerais Wilfred Burchett, cet autre journaliste américain qui avait su mettre une sourdine au pseudo-impératif d'objectivité pour mieux servir la cause sainte de Hô Chi Minh et du Nord-Vietnam. Je ne croyais pas à l'information. Je ne comprenais pas que l'on puisse prêter tant d'attention au cours des choses et des événements tel qu'il se produisait dans sa matérialité brute et stupide. Je méprisais Gaston Leroux. Je ne connaissais ni Kessel ni Albert Londres. Malraux, j'en étais sûr, ne suivait, au jour le jour, l'actualité de la guerre d'Espagne que pour autant qu'elle lui était prétexte, soit à des romans, soit à de sonores conférences de presse où, fort de l'autorité acquise par un supposé contact avec le terrain, il ramasserait beaucoup d'argent pour beaucoup d'armes pour les Rouges. Et quelqu'un comme Lucien Bodard avec qui je devais, bien plus tard, me lier d'une vive amitié me semblait être, avec son goût de l'épique, l'image même de ce qu'un journaliste-écrivain ne devait surtout pas être.

J'avais un ami, à l'époque. Il s'appelait Jean Vincent. Physique de Clappique et âme de Casanova. Personnage haut en couleur, orageux et, dans le milieu des journalistes de métier, terriblement légendaire. Il était le chef du bureau de l'Agence France Presse à New Delhi au moment où j'y suis arrivé. Et il avait, entre autres prestiges, celui d'avoir dirigé le bureau de l'agence à Pékin pendant les premières années de la Révolution culturelle et de s'être fait expulser, quatre ans plus tard, pour déviation ultragauchiste. La question que je me posais était très simple. Comment, quand on avait fait cela, quand on avait été le témoin de ce grand moment de l'histoire du siècle et de l'esprit, quand on avait connu Mao et Lin Piao, [...] quand on avait ce charme gouailleur, ces dons de conteur incroyables, cette élégance suprême, cette imparable séduction auprès des femmes et des confrères, comment, quand on était tout cela, quand on était Jean Vincent, pouvait-on accepter de n'être qu'un modeste « chef de poste », amoureux fou de l'« info », passant ses jours et ses nuits, une bouteille de whisky à portée de la main, à guetter les nouvelles de la BBC et de Radio Free Europe ?

Aujourd'hui, c'est l'inverse. Le temps a passé, c'est l'inverse. Et mon admiration va plutôt, désormais, aux

autres, ceux-là mêmes que je prenais alors de si haut, les conteurs, les narratifs, les amants de la chose et du fait – et, parmi ceux-ci, à l'intérieur même de la famille des Bodard et des Vincent, les curieux du détail et du trivial, les exégètes de l'infime, les explorateurs du banal, ce journalisme d'investigation ou d'enquête qui se refuse à voir dans les choses plus que les choses et qui, à tout prendre, choisirait même d'y voir un peu moins : impressions, sensations, irrégularités de l'histoire, couleurs, odeurs, portraits, petits faits vrais, croquis, hasards, atmosphères. Chez les morts : Albert Londres, que j'ai fini par lire ; Kessel ; Bodard, donc ; mais aussi les « Notes et reportages d'un vagabond du monde » de Panaït Istrati ; les reportages de Herbart en Indochine ; les « Cacaouettes et bananes » de Jean-Richard Bloch, puis ses chroniques espagnoles parues, en 1936, dans *Europe* ; l'article de Sartre sur Paris libéré ; les reportages de guerre de Vailland dans *Action* puis *Libération* ; les maîtres, en un mot, de ce journalisme littéraire que j'avais si longtemps considéré avec dédain et que je lis et relis, maintenant, avec un ravissement constant.

## « Les journalistes, les vrais, prêts à jouer leur réputation, leur talent, parfois leur vie. »

Chez les vivants : les journalistes, les vrais, ceux que je devine prêts à jouer leur réputation, leur talent, parfois leur vie, sur la question de savoir ce qui s'est réellement passé, au détail près, dans tel village près de Kigali ; si la ligne de front, au nord-est de Freetown, au Sierra Leone, a avancé, dans les dernières semaines, de cent ou de deux cents mètres ; quel fut l'angle de tir exact de la balle qui tua, à Gaza, le petit Mohamed el-Doura ; [...] je ne les nomme pas, ces vivants ; qui veut les reconnaîtra.

Ce qui a changé, alors ? Ce qui m'a fait changer et me convertir de la sorte ? Le temps, d'abord. La maturité qui arrive. Un peu moins de romantisme. Un peu plus d'humilité. L'époque, aussi. La fin des grands récits. La suspicion qui frappe ce qu'il est convenu d'appeler les idéologies ou les systèmes. Ce « perspectivisme » renouvelé qui est, à mes yeux d'aujourd'hui, le meilleur de l'héritage nietzschéen et n'a, faut-il le préciser ? rigoureusement rien de commun avec ce sinistre relativisme, culturalisme, différentialisme qu'on nous ressort, en général, pour justifier les mutilations sexuelles des jeunes femmes dans certaines régions d'Afrique ou le meurtre en série, à Pékin, des dissidents, démocrates, et autres tenants de la « Cinquième Modernisation » ■

\* « Réflexions sur la guerre, le Mal et la fin de l'Histoire », précédé de « Les damnés de la guerre » (Grasset, 416 pages, 118 F, 17,99 €). Parution le 24 octobre.